

Douze mois

Dans une ferme isolée vivait un homme avec sa fille, Aurore, qui allait vers ses dix huit ans. Il était veuf depuis pas mal de temps et il vivait avec une femme qui, elle aussi avait une fille Cunégonde, à peu près du même âge. Cette femme avait toujours plus besoin d'argent et pour satisfaire ses envies, le père d'Aurore, travaillait loin et n'était presque jamais à la ferme pendant l'hiver.

Autant, Aurore était belle, rieuse, gentille et travailleuse, autant la fille de sa marâtre, la Cunégonde, était disgracieuse, râleuse, méchante et préférait musarder que travailler.

Et qui était sa préférée ? Sa fille, bien sûr ! Autant on peut comprendre qu'elle puisse aimer davantage sa fille, mais de là à haïr Aurore.

Et pourtant, c'est ce qui se passait et Aurore devint la Cendrillon de la ferme. C'est elle qui faisait la lessive, balayait, faisait la cuisine, cousait, s'occupait des animaux, alors que sa « sœur » passait son temps à se prélasser, à se regarder devant un miroir et à se moquer d'Aurore.

Les mois passaient, la haine de la marâtre pour Aurore allait toujours crescendo. Les prétendants au mariage ne manquaient pas, mais tous n'avaient d'yeux que pour Aurore. Pensez si la haine devenait de plus en plus exacerbée !

On était en plein hiver, la veille de Noël. Cette année, la neige tombait en abondance. La Cunégonde eut une idée, une envie :

- Mère, dit-elle, quand je vois ce temps si morose, je m'ennuie à mourir. Si ma sœur m'aimait un tant soit peu, elle pourrait m'offrir un bouquet de violettes. Elles s'épanouiraient sur la collerette de mon corsage et j'aurais l'impression d'être au printemps.
- Tu as entendu ce que demande ta sœur ? dit aussitôt la marâtre.
- Je voudrais bien donner satisfaction à ma sœur, mais comment trouver des violettes sous la neige ! les fleurs ont besoin de soleil pour éclore.
- Mais elles éclore de suite en te voyant si belle. Au cas où je me tromperais, ce dont je doute, tu attendras le printemps avant de revenir.

La marâtre ouvre la porte et jette Aurore dehors.

- Que le diable t'emporte, lui dit-elle.

Aurore partit dans la neige en sanglotant. Elle marcha, s'enfonçant dans le bois en espérant trouver un peu d'abri. Elle tremblait de peur et de froid. Le ciel était de plus en plus sombre. En relevant la tête, elle aperçut une colonne de fumée derrière la colline. Pensant qu'il n'y a pas de fumée sans feu, elle se dirigea vers cette fumée. Arrivant en vue du feu, elle distingua douze hommes assis autour. Trois étaient enveloppés dans une pèlerine aussi blanche que la neige. Trois avaient une pèlerine aussi verte que l'herbe des prés. Le vêtement des trois autres était aussi blond que les blés murs. Les trois derniers étaient vêtus d'une pèlerine aussi rouge que la feuille de vigne quand arrive l'automne.

C'étaient les Douze Mois de l'année !

Le premier, vêtu de blanc, la barbe couleur de neige, devait présider car il était le seul à avoir un bâton. La jeune fille s'avance, un peu craintive et dit dans un filet de voix :

- Mes bons messieurs, je suis glacée de la tête aux pieds, accordez-moi l'autorisation de me réchauffer à votre foyer !

L'homme qui tenait le bâton, qui n'était autre que Janvier, lui dit :

- Approche-toi du feu et chauffe toi...mais pourquoi être venue jusqu'ici avec ce temps. Te serais-tu égarée ? que cherches-tu, je t'écoute !
- C'est la providence qui m'a conduite jusqu'à vous et je cherche des violettes.
- Des violettes ? mais ce n'est pas du tout la saison. La violette attend le printemps.
- Je ne l'ignore pas mais ma sœur Cunégonde, qui est aussi capricieuse qu'une chèvre, m'a dit que, si je revenais sans ces fleurs, je trouverais porte close. Et elle avait ajouté : quand elles te verront si belle, elles fleuriront.
- Elle n'est guère aimable, si je comprends bien...comment t'appelles-tu ?
- Je m'appelle Aurore.
- Tu es aussi belle que ton prénom et si gentille que je vais faire l'impossible pour te satisfaire.

Il tend le bâton à un homme assis non loin de lui qui est vêtu d'un habit tout vert comme l'herbe des prés et lui dit :

- Frère Avril, je te prie de faire ce qui te concerne.

Alors Avril se lève, attise le feu à l'aide du bâton et souffle. Une flamme bleue se met aussitôt à danser, la neige fond tout autour, les arbres bourgeonnent, les prés verdoient, le soleil conduit le printemps et les violettes s'épanouissent.

- Va vite les cueillir ma fille, c'est le printemps qui te les offre.

Aurore tout heureuse, fait un bouquet, remercie les Douze Mois, embrasse Avril et Janvier et repart en chantant.

Et c'est ainsi, qu'à la tombée de la nuit, les violettes parfumèrent la maison avant de décorer la collerette de la robe de Cunégonde.

- Où les as-tu trouvées ? lui demanda Cunégonde en ricanant.
- Là -bas derrière la colline. L'herbe de la rive était parée de violettes toutes mauves.
- Est-ce que par hasard, tout en les cueillant, tu n'aurais pas vu les fraises rougir ?
- Tu sais bien, Cunégonde, que les fraises ne rougissent qu'au cours de l'été.
- Quand elles te verront si belle, je suis sûre qu'elles rougiront de plaisir, ou de honte, peu importe...tu sais que je t'aime bien, aussi tu vas te reposer et demain, à l'aube tu iras m'en chercher un plein plat. Je les adore. Et si par hasard elles n'étaient pas encore mûres...
- J'attendrai l'été ! répondit Aurore.

Et le lendemain comme la veille, Aurore se retrouva dehors, aveuglée par les flocons. Elle revint vers le bois à la recherche du feu. Elle y parvint épuisée, saisie par le froid

- Mes bons messieurs, me voici encore, pardonnez-moi. Je suis glacée de la tête aux pieds, accordez-moi l'autorisation de me réchauffer à votre foyer !
- Viens t'asseoir près du feu, lui dit Janvier en l'abritant sous sa houpelande...et dire que tu serais si bien chez toi, au pied du feu...
- A la maison, le feu ne chauffe jamais pour moi.

Janvier hocha la tête et serra plus fort la jeune fille.

- Cela va mieux, n'est-ce pas ? et maintenant...dis-moi ce que désire encore ta sœur ?
- Elle m'a demandé un plat de fraise. Autant vaut-il puiser de l'eau avec un panier.
- Allons...ne pleure pas. Tout va s'arranger.

Au bout d'un moment, Janvier tend le bâton à l'un des hommes dont le vêtement était aussi blond que les blés.

- Frère Juillet, je te prie de faire ce qui te concerne.

Alors Juillet se lève, attise le feu à l'aide du bâton et souffle. Une flamme bleue se met aussitôt à danser, la neige fond tout autour, les arbres bourgeonnent, le printemps passe en saluant, les ruisseaux gazouillent et l'été s'étire pour faire la sieste. Et tout le long de la rive, les fraises deviennent aussi rouges qu'un tapis de coquelicots.

- Remplis ton tablier, lui dit Juin et ne t'en prive pas car tu risquerais de ne pas les goûter. Et maintenant, cours car le nuage s'étend et je ne puis revenir en arrière.

Aurore remplit son tablier, remercie les Douze Mois, embrasse Juillet et Janvier et court dans le sentier.

Quand elle arrive, les deux femmes, au comble de la surprise, s'exclament :

- Où les as-tu trouvées ?
- Là-bas, derrière la colline. En me voyant, elles ont rougi de plaisir. Toute la rive en était gorgée.

La mère et la fille s'en régalerent et Aurore n'y goûta pas.

- Puisque tu possèdes un tel pouvoir, fille du diable, il ne te coûterait pas beaucoup de faire rougir des pommes ; tu iras me remplir ce panier. Et si...
- Oui ma Cunégonde, j'attendrai l'automne !

Cette fois-ci, Aurore savait bien où aller. La neige tourbillonnait toujours et le vent sifflait. Cependant, elle se réjouissait de retrouver les Douze Mois et de se réchauffer auprès de Janvier. Ah ! pensait-elle, si je pouvais rester auprès d'eux pour faire partie du cercle. Ne serait-il pas possible d'ajouter un mois à l'année ?

Aussitôt que Janvier l'aperçut, il la prit par la main.

- Tout le long du chemin, lui dit Aurore, je pensais que, si je pouvais rester auprès de vous, je serais la plus heureuse.
- J'en serais heureux à mon tour, mais cela ne se peut pas, l'année est ainsi faite, nous n'y pouvons rien changer. Mais je te promets que lorsque tu possèderas une maison, je te rendrai visite car je suis sûr qu'un jour tu seras heureuse.
- Je crois bien que je suis née pour souffrir.
- Nous reparlerons de cela plus tard...alors ? Je parie que cette fois-ci tu cherches ce qui mûrit à l'automne, n'est-ce pas ?
- Cela est bien vrai. Ma sœur désire des pommes. Il faut croire qu'elle est écervelée.
- Le délice de l'automne ! J'en étais sûr ! Ne crains rien, tout cela va s'arranger.

Janvier tend le bâton à l'un des hommes dont le vêtement était aussi rouge que la feuille de vigne quand arrive l'arrière-saison et lui dit :

- Frère Octobre, je te prie de faire ce qui te concerne.

Octobre se lève, attise le feu à l'aide du bâton et souffle. Une flamme bleue se met aussitôt à danser, la neige fond tout autour, les arbres bourgeonnent, les ruisseaux gazouillent le printemps passe suivi de l'été et les feuilles dorées du peuplier volètent comme des papillons. C'est alors qu'Aurore voit rougir un arbre comme un cerisier en juillet.

- Secoue-le ! dit alors Octobre

Deux pommes tombent.

- Ramasse-les et pars vite car le ciel s'obscurcit. La mauvaise saison approche.

Aurore remercie les Douze Mois, embrasse Octobre et Janvier et part en courant vers la ferme

- Des pommes au mois de janvier ! dit la mère. Mais tu es ensorcelée ! cependant, ne devais-tu pas en remplir un panier ? pourquoi n'en portes-tu que deux ?
- Une pour chacune.
- Et tu as mangé les autres.
- Non ma mère, je n'y ai pas goûté.
- Que le diable t'emporte !

C'est alors que Cunégonde intervint :

- Attendez, mère...je vais m'envelopper d'un manteau et j'irai moi-même secouer cet arbre. Ces pommes sont délicieuses. J'en veux un plein sac. Et si je ne le remplis pas, ma sœur pourra se recommander au diable.

Cunégonde chemina, s'enfonça dans le bois, pataugea dans les congères, aperçut la fumée et parvint derrière la colline, morte de froid. Elle vit les Douze Mois et dit aussitôt à Janvier :

- Ecarte-toi, vieillard. Je suis glacée.
- Que viens-tu faire ici et que veux-tu, effrontée ?
- Ce que je veux reste mon affaire. Où se trouve donc cet arbre qui donne de si belles pommes ? dit-elle en bousculant le vieillard.
- Tu ne vas pas le voir encore, dit Janvier en se relevant péniblement.

Une fois debout, Janvier, les sourcils froncés, lève son bâton. Aussitôt, les flocons s'amoncèlent, la tempête se déchaîne. Et la fille, égarée, court, gesticule, soupire, jure, supplie et puis, elle se laisse tomber et la neige l'ensevelit.

A la maison, la mère à force d'attendre, part à la recherche de sa fille.

Et les jours passèrent, et un mois passa, et l'hiver passa aussi.

Un jour de printemps, la neige découvrit la terre et un berger, en conduisant son troupeau, découvrit le corps de deux femmes à l'orée du bois.

Le père d'Aurore était revenu vivre à la ferme. Ils possédaient un peu de bétail, un jardin, des champs, et ils vivaient avec les produits de la ferme.

Janvier ne manquait pas de leur rendre visite chaque fois qu'il passait dans la région. Un jour, il présenta à Aurore, non pas un prince, mais un garçon honnête, bon, fort et vaillant.

Ils se marièrent et ils vécurent heureux avec l'été au grenier, l'automne à la cave, l'hiver à la porte, et le printemps dans leur cœur !

E cric et crac mon conte es acabat

Latrape le 9 avril 2007